

LE NOSHOW

COLLECTIF NOUS SOMMES ICI
THÉÂTRE DU BUNKER

MAR 18 DÉC À 19H30
MER 19 DÉC À 19H30
JEU 20 DÉC À 19H30
VEN 21 DÉC À 20H30
SAM 22 DÉC À 19H30

PETIT THÉÂTRE

1H30

LE QUARTZ
SCÈNE NATIONALE BREST

Réservations
www.lequartz.com
02 98 33 70 70

DOS
D'ILLES
DE PRESSE



À L'ORIGINE : UN CONSTAT RÉVOLTANT

Le projet du *NoShow* prend sa source au printemps 2010, alors que le metteur en scène et directeur artistique du Collectif Nous sommes ici de Québec, Alexandre Fecteau, fort des succès de ses premières créations, *L'étape, un docu-théâtre multimédia* et *Changing Room, un docu-théâtre interactif*, se heurte à un douloureux constat : au Québec, en pratiquant le théâtre, même si on a du succès, il est impossible de joindre les deux bouts. Alors que son portefeuille lui commande d'entreprendre une autre carrière (lucrative, celle-ci), sa fougue et sa jeunesse, elles, exigent autre chose : un spectacle éditorial interactif où les acteurs, une bonne fois pour toutes, déclencheraient la grève.

Soucieux de multiplier les points de vue, Fecteau convie les acteurs montréalais du Théâtre DuBunker à se joindre à un petit groupe d'acteurs de Québec. Le résultat est concluant. Deux villes, certes, les deux plus grandes au Québec, mais même réalité, mêmes hantises. Pourquoi s'acharner à faire du théâtre quand rien autour ne semble entériner ce choix de carrière ? D'où vient ce fossé entre nos idéaux, ceux qui nous ont poussés à faire du théâtre, et l'austère réalité ? Comment se fait-il que dans l'opinion publique, le théâtre ne soit pas considéré comme un vrai métier, mais plutôt comme un long purgatoire menant aux glorieuses portes de la télé ? Quand finira par se taire ce méprisant discours ambiant à l'égard de la pensée même, du bien commun, de l'art et de ses artistes ? Faut-il absolument être productif et rentable pour être utile ? Quelle valeur notre société accorde-t-elle à l'art ? Que doit-on répondre à nos détracteurs, qui nous insultent à grands coups de « béesses de luxe ¹ » ? Pourquoi se sent-on privilégié quand on travaille ? Depuis quand le travail est-il un privilège ? Faut-il se sentir coupable d'aimer son métier ? Est-ce que « aimer son métier » rime nécessairement avec pauvreté à vie ?

C'est donc en résistant à l'envie de faire un gigantesque doigt d'honneur à une société qui nous ignore et ne nous donne que peu à espérer que nous avons mis sur les rails la création du *NoShow*. Ce spectacle met cartes sur table, abolit tous les tabous entourant notre pratique artistique et son financement, afin de souligner le caractère de richesse collective, de service essentiel, que revêt le théâtre, et souligne l'importance d'en prendre soin si l'on veut éviter la désaffection de ses artisans, sa détérioration et ultimement, sa disparition. ***Le NoShow, un show-must-go-on à tout prix, spectacle primé à deux reprises par le Conseil des Arts et des Lettres du Québec (Oeuvre de l'Année 2015 et Meilleure tournée internationale, tous arts vivants confondus) est une réflexion sur la valeur individuelle et collective que l'on accorde au travail et à l'art dans cette société productiviste où économie et rentabilité semblent trop souvent s'opposer au Beau.***

1

« Béesse de luxe », expression populaire méprisante à l'égard des artistes. « Béesse » pour B.S. (Bien-être Social), nom donné à ceux qui jouissent du programme gouvernemental d'assistance sociale. « De luxe », parce que notre quotidien semble être idyllique aux yeux qui ont des « vrais boulots ».

Le spectacle débute en mode « Assemblée générale extraordinaire ». Tous attablés et microphonés, les acteurs répondent tour à tour à une question tacite qu'on devine être : « Pourquoi fais-tu du théâtre? » Puis le texte glisse lentement vers le récit d'une anecdote, banale en apparence, mais déterminante au final : celle d'une soirée où une mémorable bataille de *chamalows* a soudé à jamais cette improbable équipe d'acteurs. La bataille s'incarne sur scène. Ça se lance des guimauves comme on lance des répliques. Et c'est parmi les guimauves qui fusent de partout qu'un ouvreur du théâtre vient « casser le party », remettant une feuille de papier au premier acteur qu'il croise sur scène. Douche froide. C'est le décompte des réelles recettes de billetterie de la soirée. La somme étant insuffisante pour rémunérer décemment tous les acteurs de la distribution, une grève tournante est déclenchée. Ne jouera que le nombre d'acteurs que le public a les moyens de se payer. Chaque acteur a donc une minute bien comptée pour se vendre, pour gagner la faveur du public. Les spectateurs votent par texto. Un intelligent logiciel compile les votes puis les résultats sont dévoilés (jamais les mêmes soir après soir !). Quatre acteurs sont élus. Les trois autres sont exclus. La suite du spectacle oscille entre ces deux groupes désormais distincts. **Les élus** exécutent sur scène une suite de scènes suivant l'ordre du jour de leur assemblée générale. Y est dépeinte avec humour et sincérité la nature de leurs revendications. **Les exclus**, eux, sortent du théâtre pour gréver. Filmés, ils interrompent ça et là la représentation, retransmis en direct sur écran géant dans la salle. Élus et exclus ne se réuniront qu'à la toute fin de la soirée, sur le terrain du théâtre, pour se livrer à une gigantesque bataille de guimauves avec le public.



LES QUATRE GRANDS THÈMES

Argent, Reconnaissance, Perspectives d'avenir et Désillusion sont les quatre grands thèmes tacites du spectacle servi par les acteurs élus. Sans qu'ils soient clairement nommés, ces thèmes sont également les quatre grands chapitres du spectacle. Argent et Reconnaissance sont traités en premier lieu et font l'objet de numéros livrés en solo ou en duo. Les sept acteurs de la distribution ont tous un numéro sous le thème « Argent » et ont tous un numéro sous celui « Reconnaissance ». Ainsi, peu importe l'issue du vote du public, les deux thèmes sont couverts de façon relativement égale. Le public demeurera privé des numéros incombant aux acteurs qui n'ont pas été choisis ce soir-là.

Voici la ligne éditoriale de quelques-uns de ces numéros solo et duo.

1. ARGENT – parce que c'est le nerf de la guerre.

Coût de revient fait la démonstration de la vitesse faramineuse à laquelle un budget de production théâtrale s'élève, où sont mis en évidence les mille et un frais qui passent avant la rémunération des artistes. Ce numéro-phare lève le voile sur le budget réel du spectacle en cours et se termine sur cette question : « Les subventions financent-elles les artistes ou les spectateurs ? »

Répartition des revenus démontre qu'un acteur, même s'il enchaîne les rôles au théâtre, ne peut combler ses besoins de base sans s'adonner à quelque autre emploi. L'intermittence n'existe pas chez nous.

Financement grand public rappelle que les arts n'ont pas le monopole des subventions tout en témoignant du dialogue de sourds qui sévit entre la droite et la gauche. Y est décliné, en rafale, à hauteur de combien se soldent les subventions versées à l'industrie porcine au Québec, au jeu vidéo, à TVA Publications, une des plus importantes boîtes média au Québec.

2. RECONNAISSANCE – le peu d'argent est une chose, le peu d'égard en est une autre...

Mise en demeure revendique l'expertise inhérente au métier d'acteur et dénonce le trop grand nombre de gens – notamment nos sportifs olympiques – qui s'en croit doué.

Développement de public met en évidence le fossé qui existe entre le rayonnement d'une oeuvre théâtrale et celui d'une émission de télé. François Bernier tente l'impossible : que *L'Affiche* de Philippe Ducros devienne aussi connue que *MDR*, une émission de télé pour ados.

Bénéfices marginaux raconte l'épuisement d'une actrice qui enseigne le théâtre dans une école défavorisée. À quoi sert le théâtre pour ces jeunes dont les préoccupations sont mille fois plus essentielles que de connaître texte et déplacements ? À sa grande surprise, l'actrice désabusée rencontrera une ancienne élève, qui la sommerá de poursuivre le théâtre, car c'est grâce au théâtre si cette dernière, plusieurs années plus tôt, a pu finir ses études secondaires.

Les chapitres « Perspectives d'avenir » et « Désillusion » concluent le spectacle et sont, quant à eux, livrés en quatuor. La structure est fixe. Seul le texte varie, selon l'identité des élus.



3. PERSPECTIVES D'AVENIR – parce qu'on a beau chercher, on n'en trouve aucune qui soit encourageante. C'est dans le doute que nous avançons dans ce métier. Faisons-nous les bons choix ? Sommes-nous aveuglés par notre passion ? Devenons-nous pathétiques à force d'insister à être acteurs ? Sommes-nous acharnés ? Ici, le public est invité à trancher. Chaque acteur raconte une anecdote vécue. Et le public, à l'aide d'un briquet, un téléphone, une clope électronique, fait de la lumière si le récit de l'acteur en est un de sain investissement. Si le récit n'est que pathétique acharnement, le spectateur doit laisser l'acteur dans le noir.

4. DÉSILLUSION (parce que c'est le dragon contre lequel chacun d'entre nous lutte). Chaque acteur y confie sans esbroufe sa quête d'idéal déçue, la fragilité du lien qui l'attache à son métier, bref, la désillusion qui le gangrène. En sortant tour à tour de scène après leur témoignage, les acteurs laissent entrevoir à quel point l'idée d'abandonner n'est jamais loin.

Notez que tout le contenu du spectacle des élus est issu des confidences faites par les acteurs en salle de répétition au fil de nos trois années d'élaboration du spectacle. C'est en sélectionnant les témoignages les plus intéressants que se sont dégagés d'eux-mêmes les grands thèmes. Voilà pourquoi dit-on que le texte est écrit « en collaboration avec les acteurs », puisqu'ils sont ici les réels sujets de l'étude anthropologique de Fecteau.

THÉÂTRALITÉS DOMINANTES

Outre la forte teneur en irrévérence et le caractère « autoportrait » – voire documentaire – de notre propos, ce sont nos formes théâtrales qui confèrent à notre démarche son caractère particulier. Si les élus et les non-élus ne se côtoient guère pendant le spectacle (sinon à la toute fin), ils pimentent tous deux la représentation d'une forte dose de « **performatif** », tout en interpellant le spectateur, l'amenant à jouer un rôle déterminant dans le spectacle, un rôle le sortant de sa passivité habituelle. Il s'agit d'ailleurs là du cheval de bataille propre à Nous Sommes ici, qui questionne depuis sa fondation le rapport entre la scène et la salle pour que soient inventées de nouvelles conventions, qui poussent plus loin la célébration du rassemblement humain.



Une spectatrice donne la réplique à François Bernier pour jouer une scène de *L’Affiche* de Philippe Ducros.

LE SPECTATEUR PARTICIPATIF

La participation du public est sollicitée tout au long du spectacle, sous différents modes, commençant par des procédés plus anonymes, confortables, pour lentement évoluer vers des procédés plus impliquants. Tout d'abord, à son arrivée au théâtre ce soir-là, le spectateur est accueilli par les acteurs eux-mêmes, qui lui remettent un bon de commande où sont déclinés six choix de prix pour son billet, de zéro à 125 dollars (ou zéro à 90 euros). Ce sera à lui de déterminer la valeur de sa place. Tout est mis en œuvre d'ailleurs pour que ce choix délicat soit fait dans la plus grande confidentialité : des isolements sont mis à disposition, puis au moment de payer, un rideau le sépare du guichetier avec qui il transige, préservant son

anonymat. Ainsi tout un chacun dans le public, une fois le spectacle commencé, a déjà répondu personnellement et en toute liberté à la question : « Combien **vaut ma place au théâtre ?** » **Ce choix de mise en marché est essentiel : il contribue à** attribuer le rôle de « producteur du spectacle »

au spectateur. Si la grève a lieu, c'est bel et bien parce que l'investissement est insuffisant. Cette fonction de producteur chez le spectateur se prolongera jusqu'au moment où il élira les acteurs : ces choix déchirants font la loi de notre pratique. Et pour le reste de la représentation, il subira les conséquences de ses choix quand il se rendra compte que des pans du spectacle ne sont pas présentés. Plus loin, la salle devra se mouiller davantage,



notamment quand le téléphone d'un spectateur sonnera (puisque nous avons les numéros de portable de tous ceux qui ont voté!) Un non-élu l'appelle : «Es-tu en accord avec notre grève ? Quel montant as-tu choisi pour ton billet ? Pourquoi ? Quels étaient tes critères pour choisir tes acteurs ? Pourquoi ? » Le « téléphoné » devra mettre des mots, se justifier, s'expliquer.

Ensuite, pendant le jeu *Coupable ou non coupable d'acharnement*, présenté par les élus, c'est l'ensemble du public qui tranche. « Coupable ou non coupable de financer un spectacle en allant recueillir des dons au supermarché en emballant les achats des consommateurs à leur sortie de la caisse? »

Puis, ultime degré de participation : on demande au spectateur de « passer à l'acte ». Le spectateur qui aura eu le courage, à notre demande, de se lever parmi la foule pour nommer

de vive voix les raisons qui l'amènent au théâtre devra téléphoner à un ami, en direct de la salle, pour lui faire son éloge de l'art théâtral et, avec un peu de chance, faire promettre son interlocuteur de l'accompagner lors de sa prochaine sortie au théâtre. Ainsi le public est non seulement producteur, mais aussi **ambassadeur du théâtre**. L'ingrate tâche de « développer le public », fardeau à ce jour exclusif aux organismes culturels, devient ce faisant l'affaire de tous.

Dans cette lignée participative, le dernier moment vécu par nos spectateurs est des plus inusités. **Un passant, intercepté sur la rue** par les non-élus – et interviewé par eux sur les raisons qui font qu'il ne va pas au théâtre, sur les conseils qu'il donnerait à la communauté théâtrale pour rendre leur art plus attrayant – invitera toute la salle à aller le rejoindre dehors, devant le théâtre pour qu'ensemble ils vivent des sensations fortes, ce dont trop souvent le théâtre manque. À sa demande, la salle se vide. Une fois le dernier spectateur arrivé, notre passant lance une première guimauve à la masse rassemblée devant lui. Des sacs pleins de guimauves sont projetés dans la foule pour une bataille généralisée. Ce final rappelle évidemment notre « soirée fondatrice » racontée en début de spectacle, mais en y incluant cette fois-ci les spectateurs, nous leur attestons que sans eux, rien du théâtre n'est possible, que leur présence nous fait oublier les fins de mois difficiles, que le réel objet de nos désirs, c'est la rencontre, c'est le dialogue. Le théâtre se joue avec le public. Pas pour. Avec.

Puis la bataille s'essouffle. Ça applaudit, pêle-mêle, pendant que les plus euphoriques font encore voler quelques boules inoffensives. Ensemble, acteurs et spectateurs réintègrent doucement « la vraie vie », entamant spontanément des discussions sur le trottoir. Le quatrième mur est résolument disparu.

LE PERFORMATIF

Par « performatif », nous entendons ce degré de réalité où l'action ne renvoie à nul autre sens que l'action elle-même (la force vive qu'exploite le *performance art*). Bien que constamment présent au théâtre, le performatif est la plupart du temps dissimulé derrière le sens et la fiction. Le performatif pur tend à remonter à la surface lorsque certaines actions nous forcent à voir l'acteur lui-même en nous faisant oublier le personnage. Quand, par exemple, un acteur est nu sur scène, il est quasiment impossible de ne pas penser d'abord et avant tout à l'humain sous la fiction.

Au moment de **se vendre au public**, les acteurs le font pour vrai. En plus de n'avoir aucun texte écrit à l'avance (sinon celui qu'ils peuvent se préparer eux-mêmes), l'ordre de présentation est tiré au sort soir après soir. L'équipe est réellement dans l'eau chaude, car tous les coups sont permis : mentir, faire pitié, voler la stratégie de l'autre, celle payante qu'il aurait utilisée un soir précédent. La fébrilité est palpable. Vous devriez les voir quand leurs parents sont dans la salle... ça travaille fort !



Un non-élu claironnant son message de grève en pleine rue.

Par la suite, ce sont surtout les non-élus qui charrient dans leur sillon le performatif pendant qu'ils manifestent dehors. Lorsqu'ils déroulent l'immense banderole « En grève » sur la façade du théâtre, oui, cela fait partie du spectacle, mais cela arrive aussi et surtout *pour vrai*. Lorsqu'ils crient des slogans, vêtus en homme-sandwich, même chose. Quand ils font klaxonner les voitures, même chose. Pour badauds et automobilistes qui passent par là, tout cela est réel.

Et tous les moments où les spectateurs ont à intervenir de vive voix : au téléphone avec un non-élu, pour faire l'éloge du théâtre devant la foule, ou quand les exclus interviewent un passant ; ces segments sont extrêmement risqués puisque le spectacle bascule entre les mains d'individus dont nous n'avons pas le contrôle, donc qui influencent le cours de la représentation, tout en lui conférant son caractère unique soir après soir.

Le performatif se déploie également sur scène, dans la complicité que développe le public avec les acteurs, quand il prend conscience que ceux-ci ne savaient pas quel rôle ils auraient à jouer ce soir-là. En effet, pour les acteurs, le *NoShow* revêt une grande part de risque, les sortant du « confort » habituel d'un personnage dont les répliques et déplacements sont pré-réglés et inaltérables. Pour les non-élus, la dynamique est complètement différente : non seulement ils ne jouent pas les numéros qu'ils ont créés pour le spectacle, mais ils se voient attribués un « rôle » selon leur position au classement des votes : "5^e", "6^e" et "7^e". Ces trois acteurs travaillent à partir de canevas de scènes, où ils endossent en leur propre nom des actions prédéfinies, bien sûr, mais où les répliques sont improvisées.

TOUS LES PUBLICS

Le *NoShow* s'adresse à tous les publics, tant aux spectateurs néophytes qu'aux amateurs fidèles. Pour nos pairs artistes, cette oeuvre se veut également objet de catharsis. Toujours, au fil de la conception, nous avons en tête le large spectre de spectateurs : du non-fan de théâtre à l'artiste lui-même, toutes disciplines confondues. Nous cherchons à nous tenir sur la mince ligne qui rallie ces deux clans, pour à la fois sensibiliser les spectateurs et réveiller chez nos pairs cette folle envie de faire la grève avec nous. Les réactions des spectateurs rencontrés jusqu'ici nous remplissent d'une rassurante confiance. *Le NoShow*, en plus d'être audacieux, ludique, irrévérencieux, plein d'humour et porté par une longue réflexion, est enrobé de formes interactive et performative rares qui ne laissent personne indifférent. L'Art, le Beau et le Vrai y regagnent un peu de terrain dans le combat qu'ils mènent contre les veaux d'or que sont la productivité et la rentabilité à tout prix.



Toute bonne grève a ses slogans !

EXTRAITS DE CRITIQUES

DE NOVEMBRE 2016 À LA CRÉATION DE JUIN 2013
(SE RÉFÉRER AUX REVUES DE PRESSE POUR CRITIQUES PLUS RÉCENTES)

« Les membres du comité de sélection du CALQ ont été impressionnés par la fougue et la détermination de cette jeune troupe de théâtre, qui a réalisé une première tournée européenne exceptionnelle, dont l'impact sera déterminant sur la notoriété de la compagnie dans la francophonie. Le spectacle a suscité l'enthousiasme de nombreux programmeurs, faisant miroiter des perspectives de collaborations et de diffusion internationales très encourageantes. »

Anne-Marie Jean, directrice générale du CALQ, à l'occasion de la remise du Prix de la Meilleure tournée internationale, au Gala de CINARS, le 19 novembre 2016

« 2 T

Ils sont sept filles et garçons avec un engagement et une liberté phénoménales à nous mettre, l'air de rien, face à nos responsabilités, tout en criant – en riant aussi – leur amour du théâtre. Courez vite vivre l'expérience ! »

Emmanuelle Bouchez – Télérama – novembre 2015

« 4 étoiles.

Une plongée jubilatoire, profonde, interactive, inventive et sincère dans la peau de 7 acteurs qui s'interrogent sur leur métier et leur vie. [...] On ne sait pas ce qui est improvisé et ce qui est écrit, on a juste l'impression de vivre un moment unique. [...] Le Noshow est un spectacle salubre porté par des formidables comédiens qui nous livrent leur humanité. On a juste envie après le spectacle de prendre un verre avec eux et de partager l'aventure encore un peu plus. » Emmanuel Faure – www.agendatheatre.fr – novembre 2015

...un spectacle avec acteurs et sans acteurs, un spectacle écrit mais aussi un spectacle improvisé. Un petit vent de folie qui souffle d'Outre-Atlantique, irrévérencieux, intelligent et diaboliquement divertissant. Un spectacle drôle, inventif, dynamique, participatif, avec un propos qu'il y a urgence à faire entendre : que demander de plus ? Les comédiens sont merveilleux d'énergie et de justesse, vous aurez plaisir à les retrouver pour boire un verre après la fin du spectacle, pour débattre de cette question (im)pertinente: « Les subventions financent-elles les artistes, ou les spectateurs? ».

Mathieu Dochtermann, Toute la culture, 23 novembre 2015

« Le No Show, comme son nom l'indique, n'est pas un spectacle. Pas vraiment. Et pourtant vous allez passer une soirée mémorable. Le No Show, c'est une aventure qui va s'écrire entre spectateurs et comédiens, qui vous mènera du rire aux larmes, de la tension au

soulagement, de la colère à l'espoir, de l'adulte à l'enfant. Le No Show je ne veux pas vous le décrire, je ne peux que vous inviter à le vivre. » Mes états d'art – 17 novembre 2016

[...] on ne s'ennuie pas une seconde, [...] on rit à se faire mal aux zygomatiques, [...] on réfléchit aussi, vraiment, pas seulement en surface, [...] on découvre quel est le plus fantastique métier du monde, et [...] on s'amuse comme des enfants à l'époque des batailles de boulettes dans les amphis de sciences. [...] surtout, ne manquez pas Le NoShow, c'est unique en son genre. PlumeChocolat – novembre 2015

Avec beaucoup d'humour et d'intelligence, les acteurs et créateurs du collectif *Nous sommes ici / Théâtre DuBunker* mettent en lumière une réalité souvent peu connue du public, celui de la difficulté à financer un spectacle (et très souvent sa non-rentabilité) qui impose de durs choix, souvent au détriment de la qualité artistique. Ce manifeste politique et artistique dénonce avec audace et sans tabous la réalité des coulisses – sans avoir peur de parler d'argent - en nous interpellant directement.

Charles-Étienne Marchand – NoMadMusic – novembre 2015

On est emporté par tant d'inattendu, mais aussi par une émotion parfois débordante et une vitalité joyeuse et vivifiante. Bruno David – Culture Tops – 24 novembre 2015

Le *NoShow* poursuit la courageuse ambition de sensibiliser le public aux conditions dans lesquelles les artistes exercent leur métier. La tâche pourrait paraître austère – elle prend d'ailleurs la forme officielle d'une sorte de congrès d'actionnaires – mais elle donne lieu au contraire à un spectacle bourré d'énergie, inventif et faisant feu de tout bois, grâce à la réunion de deux compagnies québécoises, le collectif *Nous sommes ici* et le théâtre *Dubunker*. Eric Demey, La Terrasse, 26 octobre 2015

[...] l'équipe interpelle par sa sincérité et par la pertinence de son regard sur la précarité, le manque de considération à l'égard des artistes, le sexisme dominant ou l'existence d'un rapport de force avec le public.

Caroline Châtelet – Théâtre(s), Le Magazine de la vie théâtrale – janvier 2016

[...] on vous recommande «showdement» ce non- spectacle drôle et imprévisible qui nous vient du Québec. [...] On peut même aller jusqu'à dire que l'argent et tout ce qui s'en suit (salaires, valeur marchande, pourcentage, recettes, succès public, prix des places, chasse aux spectateurs, etc.) tient lieu de colonne vertébrale au « Noshow », par ailleurs spectacle bien déjanté et en partie aléatoire. Celui que j'ai vu n'est pas exactement celui que vous verrez. A chaque soir sa donne, vous verrez pourquoi. N'oubliez pas votre téléphone portable, je ne vous en dit pas plus.

Jean-Pierre Thibaudat – Mediapart – 23 nov. 2015

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/231115/le-noshow-une-incongruite-quebecoise-avec-acteurs-portables-et-marshmallows>

LE COLLECTIF NOUS SOMMES ICI

Nous sommes ici a été fondé en 2008 et a produit depuis quatre créations originales. Les deux premières, *L'étape* et *Changing Room*, ont tous deux été présentées sous forme de laboratoire dans le cadre des Chantiers du Carrefour international de théâtre de Québec (2008 et 2009) avant d'être présentées en saison régulière au Théâtre Périscope de Québec (2010 et 2011).

À compter de juillet 2010, Nous sommes ici développe, en collaboration artistique avec la troupe DuBunker de Montréal, *Le NoShow*. Un laboratoire est présenté en 2011 dans la cadres des Chantiers à Québec et du OFFta à Montréal. C'est en 2013 que le spectacle est présenté en première mondiale dans le cadre du Carrefour international de théâtre de Québec.

Entre-temps, Nous sommes ici présente *La Date* qui fracasse tous les records de fréquentation et de billetterie de Premier Acte à Québec en 2012. La même année, Nous sommes ici présente un premier laboratoire de ce qui est appelé à devenir sa cinquième création, *Hôtel-Dieu*.

L'année suivante, Nous sommes ici amorce sa première tournée nationale en présentant *Changing Room* à Espace Libre à Montréal, au théâtre français du Centre National des Arts à Ottawa puis en reprise au théâtre Périscope de Québec.

En 2014, *Le NoShow* ouvre le Festival TransAmériques puis est présenté de nouveau à Montréal en début de saison 14-15 à Espace Libre. Des invitations à présenter le spectacle en Europe se confirme si bien que le *NoShow* a effectué sa première sortie internationale en octobre 2014 au Théâtre de Vanves et au Festival Actoral à Marseille. Celle-ci a débouché sur de nouvelles invitations pour une trentaine de nouvelles dates en France et en Suisse pour l'automne 2015. Entre-temps, *Le NoShow* fut de retour à Québec au Théâtre Périscope.

En janvier dernier, le Collectif présentait à Québec son dernier opus, le spectacle documentaire *Hôtel-Dieu*, s'intéressant à la question de la souffrance, du deuil et du rituel.